

qui est à chaque fois un pays nouveau pour nous. bien que la géographie sociale le désigne sous le même nom. Et au-delà de cette relativité, il n'y a rien que nous puissions saisir de sûr et de constant, sinon par ces messages que les hasards des sensations ou de la mémoire involontaire nous font parvenir et qui nous indiquent, par le bonheur qu'ils nous donnent, que nous reprenons contact avec des « moi » profonds ensevelis sous différentes couches d'habitude, de souvenirs tout faits, de paresse, qui sont les « encrassements » déposés sur nous, superposés à notre « moi » véritable par l'idée que nous nous faisons de nous et des autres grâce au travail continu de notre imagination et de ses succursales, l'habitude et l'oubli.

Alors nous comprenons un peu mieux ce que veut dire Proust lorsqu'il parle des « intermittences du cœur ». Nous ne sommes sûrs de rien et surtout pas de nous-mêmes. Comme les projecteurs qui éclairent la nuit, le faisceau de notre imagination et de nos passions illumine tour à tour des parties de paysage puis les rejette dans l'ombre et ces passages successifs de faisceau de lumière, c'est ce que nous appelons la vie de notre cœur. On voit pourquoi le roman de Proust eût pu porter ce titre. Il convenait parfaitement à la grande vérité « phénoménologique » que Proust voulait dégager. Et il est le même titre, au fond, que la *Recherche du temps perdu*. Ce que nous recherchons et que Proust nous aide à retrouver, ce sont justement les paysages qui ont été éclairés un moment par ce rayon de toutes nos forces affectives et qui ensuite ont été replongés dans la nuit. Retrouver ce passé qui est perdu dans la nuit que nous faisons en nous-même et que les souvenirs involontaires de l'inconscient nous aident quelquefois à percer, redonner la vie à ces morts qui sont en nous, n'est-ce pas la même chose que de faire l'histoire des syncopes et des réanimations, c'est-à-dire des intermittences de notre cœur ?

CHAPITRE IX

DE « JEAN SANTEUIL »

AU « COTE DE CHEZ SWANN »

Du Côté de chez Swann fut mis en vente par Bernard Grasset le 21 novembre 1913, en un volume in-12 couronne de 524 pages, qui portait la date de 1914. Le roman avait été coupé arbitrairement, nous l'avons dit, au milieu de l'idylle avec Gilberte Swann et, à la fin, Proust avait placé la « promenade de Mme Swann au Bois » morceau nostalgique d'une exécution brillante qui évoquait les toilettes et les équipages que le règne des automobiles et des robes entravées avaient supplantés.

Dès la « sortie » de son livre et même avant, Proust avait retrouvé soudainement des forces pour s'occuper de son lancement. Il en avait lu d'abord de longs passages à Reynaldo Hahn et à René Blum, de manière à créer dans le « milieu littéraire » une certaine curiosité. Il obtint plus. Par son amie, Marie Scheikevitch, il pouvait atteindre Hébrard, directeur du *Temps*. On lui consentit, dans le célèbre journal, une faveur exorbitante pour un débutant, l'honneur d'une *interview*, avec un important journaliste Elie-Joseph Bois, avant même que son livre ne fût publié. Cette interview parut dans le numéro du *Temps* du 13 novembre 1913. Elle est présentée sur deux colonnes en page 4 sous le titre *Variétés Littéraires* : « A la recherche du temps perdu ». L'interview commence par une présentation copieuse et banale : « Quelques bonnes feuilles ont circulé sous le manteau et les privilégiés n'en parlent qu'avec enthousiasme... Ne laisse indifférent aucun de ceux qui l'ont

lu... pas d'action... roman d'analyse... livre troublant ». Ce présentateur peu convaincu laisse heureusement la parole à Proust après une colonne de son ramage. L'auteur est présenté dans son lit, sous la lampe électrique, dans sa chambre aux volets éternellement clos, le visage mat, les yeux admirables.

De ce tombeau un instant entr'ouvert sort une préface. Elle met en valeur les aspects « proustiens » du livre qui étaient moins familiers au public de ce temps-là qu'aux lecteurs d'aujourd'hui. Premièrement, *Du côté de chez Swann*, c'est une partie d'un livre plus vaste, lequel est « une sorte de tapisserie », qu'on a dû répartir entre différentes pièces d'un appartement. Deuxièmement, une originalité remarquable de la *Recherche du Temps perdu*, c'est une certaine vision des événements et des hommes à travers le temps. « Il y a une géométrie plane et une géométrie dans l'espace. Pour moi, le roman n'est pas seulement de la psychologie plane, mais de la psychologie dans le temps... J'espère qu'à la fin de mon livre, tel petit fait social sans importance, tel mariage entre deux personnages qui dans le premier volume appartiennent à des mondes bien différents, indiquera que du temps a passé et prendra cette beauté de certains plombs patinés de Versailles que le temps a engainés dans un fourreau d'émeraude ». Les personnages sont aperçus dans ce déroulement du temps, sous des points de vue différents, un peu à la manière d'une ville qu'on contourne quand on voyage par le train, « tels personnages se révéleront plus tard différents de ce qu'ils sont dans le volume actuel, différents de ce qu'on les croira, ainsi qu'il arrive bien souvent dans la vie, du reste ». Troisièmement, l'auteur attache beaucoup d'importance à « certaines impressions profondes », qui sont une partie importante de son livre. « A ce point de vue, mon livre serait peut-être comme un essai d'une suite de romans de l'inconscient ». Proust commente cette expression en soulignant que ses

recherches ne doivent rien à Bergson, car elles reposent sur la distinction entre la mémoire volontaire et la mémoire involontaire que Bergson a justement omise. Suit l'explication de cette distinction entre la mémoire volontaire qui peint « comme les mauvais peintres sous des couleurs sans vérité », et la mémoire involontaire ainsi définie : « qu'une odeur, qu'une saveur, retrouvées dans des circonstances très différentes, réveillent en nous, malgré nous, le passé, nous sentons combien ce passé était différent de ce que nous croyions nous rappeler ». Enfin, cette interview-préface se termine sur une esthétique. L'artiste ne devrait demander la matière de son œuvre qu'à ces souvenirs involontaires qui ont « une griffe d'authenticité » et qui, en nous livrant « l'essence extra-temporelle » des impressions nous montrent cette part de « vérité générale » qu'elles contiennent et « que la beauté du style traduit ». Ainsi cette œuvre n'est pas une œuvre de raisonnement, mais elle est nourrie par la seule sensibilité de l'auteur, rejetant tout ce qui est appris et qui n'est pas « nôtre » et ne retenant que « ce qui est aperçu au fond de nous-même ». Et c'est cette sincérité qui est le secret du style et la seule matière de l'art. Car le style, « c'est — comme la couleur chez les peintres — une qualité de la vision, la révélation d'un univers particulier que chacun de nous voit et que ne voient pas les autres : le plaisir que nous donne un artiste, c'est de nous faire connaître un univers de plus (1) ».

Dans cette interview, véritable « avertissement au lecteur » qui aurait dû être placée en tête du livre, Proust déborde beaucoup le *Côté de chez Swann*. Les idées qu'il exprime, les expressions qu'il emploie sont celles qui figurent dans les cahiers de brouillon contenant les autres parties de son œuvre. Il annonce des

(1) Le texte de l'interview a été repris dans une lettre de Marcel Proust à Antoine Bibesco. Cf. M. Proust, *Art Poétique*, Paris. 1949.

DESCRIPTION DES CAHIERS 1 à 7

Les cahiers conservés au Département des Manuscrits de la Bibliothèque Nationale présentent un double foliotage, l'un marqué au composteur et destiné à compter les *feuillet*s du document conservé, l'autre au crayon désignant chaque *page de manuscrit*. Nous utilisons ce dernier foliotage.

CAHIER 1

Cahier relié, couverture toile grise avec un cartouche sur le plat et les initiales M P inscrites à l'encre dans ce cartouche. 74 feuillets.

fol. 1 *page de droite*. « Mais avant de me coucher, je voulais aller embrasser maman et savoir comment elle avait trouvé mon article. Je la trouvai assise dans son cabinet de toilette... (1)

page de gauche. « Les plaisanteries sur le samedi étaient en fait les seules qui nous amusaient vraiment » (*cette phrase est barrée*) (2). *La page de gauche toute entière est ensuite une addition consacrée aux particularités du samedi.*

fol. 3 à 17 *page de droite* (*Rayon de soleil sur le balcon. Pas de titre sur le cahier*) « Si personnelles que nous tâchions de rendre nos paroles, nous nous conformons pourtant quand nous écrivons à certains usages anciens et collectifs, et l'idée de décrire une chose qui nous fit éprouver une impression eût peut-être été quelque chose qui aurait pu ne pas exister... (3) ... le rayon de soleil fit éclater de rire maman » (fol. 17).

(1) Dans *Contre Sainte-Beuve*, p. 105.

(2) Dans *Contre Sainte-Beuve*, p. 106.

(3) Dans *Contre Sainte-Beuve*, p. 110.

fol. 19-23 « C'est un grand plaisir le jour où cet inconnu désiré qui nous dépassait de tous côtés devient le connu, possédé, que c'est nous qui le dépassons... (1) ». *Ce fragment commence sur une page de droite mais il est écrit ensuite sur les recto et les verso. Se termine par : ... « comme l'univers se résume en ce soleil sur un palais de Venise qui nous fit élire ce voyage ».* (fol. 23).

Après le fol. 23, plusieurs pages blanches. Le reste du cahier est employé à l'envers. Dans cette partie à l'envers, on trouve :

fol. 1 — 29. *(page de droite : les pages de droite sont seules utilisées dans cette partie du cahier — Le fragment ne porte pas de titre dans le cahier et correspond au fragment intitulé Sommeils dans Contre Sainte-Beuve : « Au temps de cette matinée dont je veux fixer, je ne sais pourquoi, le souvenir, j'étais déjà malade, j'étais levé toute la nuit... » (2) « ... Tout d'un coup je voyais au-dessus de l'endroit que j'avais assigné à la commode la ligne du jour qui s'était levé ».* (fol. 29).

fol. 30. *Page blanche.*

fol. 31 *Une seule ligne : « A ce moment-là, je vis sur l'appui de ma fenêtre... ».*

fol. 32 et 33 : *pages blanches.*

fol. 35 (77-95) *Page de droite - Fragment sans titre dans le cahier correspondant au fragment intitulé Le Balzac de M. de Guermantes dans Contre Sainte-Beuve. Ce fragment se termine par cette note qu'on trouve au fol. 91 : « L'hôtel de Villeparisis et les meubles de la gouvernante du comte de Provence ». — Au fol. 96, page de gauche, une note destinée à l'article sur Balzac : « Sainte-Beuve reproche à Balzac d'avoir grandi l'abbé Troubert... (3) ».*

fol. 103 à 107 : *Suite du « Balzac de M. de Guermantes » : Le avait eu un frère ouvrier... elle était préoccupée de savoir si, à la révolution, c'était comme à la guerre, si on était forcé de marcher et si on était forcé de la déclarer d'avance ».*

fol. 103 à 107 : *Suite du « Balzac de M. de Guermantes » : La lectrice de Balzac sur qui son influence se fit le plus sentir fut la jeune marquise de Cardaillac née Forcheville... pour lui trouver, comme à une chose étrangère, inutile et morte, un charme esthétique (4) ».*

(1) Dans Contre Sainte-Beuve, p. 115.

(2) Dans Contre Sainte-Beuve, p. 61 et suiv.

(3) Dans Contre Sainte-Beuve, p. 204.

(4) Dans Contre Sainte-Beuve, p. 244-246.

fol. 109 à 113 : *Pages blanches. Le fol. 113 de la partie écrite à l'envers coïncide avec le fol. 23 de la partie du cahier écrite à l'endroit.*

CAHIER 2

Cahier d'écolier sans lignage, piqué sous couverture de papier crème bordée de grecques rouges, broché plus tardivement sous une couverture en toile grise imitant la présentation du cahier 1.

Sur le plat : « Notamment, l'article dans le Figaro lu le matin : mais c'est de l'autre côté de ce cahier ».

fol. 1 à 10 : *Pastiche : L'affaire Lemoine par H. de Régnier.*

fol. 11 : ... « Et maman, pensant à cette Esther qu'elle préfère à tout, fredonna timidement, comme avec la crainte de le faire d'une voix forte et hardie... O douce paix ! ô lumière éternelle ! Heureux le cœur qui ne te perd jamais (1) ».

fol. 13 et 15. *Pages de droite : « Tandis que je cause avec maman, mon cœur bat, car le ciel change à tout moment et me rappelle chaque fois un autre pays pour lequel je veux partir... puis le train s'était arrêté à une petite gare, d'un côté la rue d'un village dormait, encore encrassée dans la nacre bleuâtre de la nuit, de l'autre des mariniers qui conduisaient sur la rivière une barque étaient éblouis de reflets d'or, de violette et de rose qui montaient jusqu'à la coque d'un bâtiment plus élevé ».*

fol. 14 et 16, *pages de gauche : « Mais rentre donc, Cécile, pourquoi rester toujours dans le jardin puisque tu le trouves si mal arrangé... Elle criait : « Voyons, Cécile, rentre donc ! Mais non, il faut qu'elle ne fasse rien comme nous. C'est pour la pluie comme pour tout le reste. Il suffit que vous ou moi nous trouvions une chose bien pour qu'elle la critique. Hélas, notre silence seul lui répondit et ma grand... » (interrompu).*

Ce passage, qui n'a pas été repris dans les cahiers suivants, raconte les démêlés de la grand-mère avec sa sœur Cécile au sujet du nouveau jardinier, des géraniums etc.

fol. 17 et 18 *blancs.*

fol. 19 : *Début d'un recopiage de « l'affaire Lemoine par H. de Régnier ».*

fol. 21 à 32 : *Pastiche de Ruskin — Titre : « La Bénédiction du sanglier. Etude de fresques de Giotto représentant l'affaire Lemoine à l'usage des jeunes étudiants et étudiantes du Corpus Christi... par John Ruskin.*

Partie de cahier utilisée à l'envers :

(1) Dans Contre Sainte-Beuve, p. 127.

fol. 2 : « Qu'importe qu'on nous dise, vous perdez à cela votre habileté. Ce que nous faisons, c'est remonter à la vie, c'est briser de toutes nos forces la glace de l'habitude et du raisonnement qui se prend immédiatement sur la réalité et qui fait que nous ne la voyons jamais, c'est retrouver la mer libre. Pourquoi cette coïncidence entre deux impressions nous rend-elle la réalité ? Peut-être parce qu'alors elle ressuscite avec ce qu'elle omet, tandis que si nous raisonnons, si nous cherchons à nous rappeler, nous rajoutons ou nous retirons. Bergson, Jacques Blanche et Jules (barré) (*nom illisible*). Malgré cela, il est absurde (Bataille) de tout nier. L'ancien. Morceaux où tout le pareil s'appelle et se fond (1) ».

Ensuite, notes sur la même page :

« Montebello. Félicie petite vieille. Maman achetant mes revues (...). Sais-tu qui c'est ? Haas, Sagan, (Rolle) après leur attaque — Style de Baudelaire. Style de Michelet. Mauvais style de Michelet : Toute mer de la mer aux étoiles... le canard plongeant au fond du noir abîme (*L'Oiseau*) ».

fol. 3 : « Ma maman me suffit — Ta maman aime au contraire à penser que tu vois d'autres personnes qui peuvent te raconter bien des choses... tout de même plus isolée (2) ».

fol. 4, 5, 6 : blancs.

fol. 7 : « Quand successivement tous les autres hommes que j'ai en moi l'un par dessus l'autre sont tous réduits au silence... celui qui reste le dernier, c'est quelqu'un qui ressemble parfaitement à ce capucin... et annonce le soleil (3) ».

fol. 8 blanc.

fol. 9 à 41 : pages de droite : « J'ouvris le journal... C'était le même ciel que souvent, en voyage, je voyais du wagon qui m'emportait après une de ces nuits où on a dormi comme les poissons dorment, flottant encore (*la jeune fille aperçue sur le quai qui porte du café au lait et lui sourit*) ... qui les fait se hâter de descendre dans le chemin encore silencieux (4) ».

fol. 41 à 53 : (*Après un blanc au fol. 41*) « Avant de me recoucher, je voulais savoir comment maman avait trouvé mon article — Félicie, où est Madame ?... Maman devant sa toilette, avec un grand peignoir blanc, ses beaux cheveux noirs répandus... Tu sais en quoi elle consiste cette méthode ? — Fais comme si je ne le savais pas — Son idée était que... (*interrompu*) (5).

(1) Dans *Contre Sainte-Beuve*, p. 303.

(2) Dans *Contre Sainte-Beuve*, p. 124.

(3) Dans *Contre Sainte-Beuve*, p. 76-77.

(4) Dans *Contre Sainte-Beuve*, p. 95-104.

(5) Dans *Contre Sainte-Beuve*, p. 105 et suiv.

fol. 54, page de gauche : « Ce que fut l'homme de plus passager, une Muse ne doit-elle pas en recueillir le vestige dans les choses ? C'est l'histoire. Un jour, dans la vieille cathédrale, la beauté, la pensée éternelle inexprimée dans la sculpture, dans les vitraux, ne nous suffisent plus. Nous voulons des individus, des morts à peine dématérialisés de leur vie. Et nous abaissons alors nos regards vers les plates tombes, vers cette cendre humaine que couvrent les pierres tombales et qui sont le passé humain, pensant, presque immatériel de nos églises. Elles-mêmes, les pierres tombales... Je veux des individus, des noms. Après ceux qui dorment sous l'église, ceux qui... » (*Interrompu au fol. 55*).

fol. 56 à 59 : page de gauche : « Ce qu'il y a dans un tableau d'un peintre ne peut pas le nourrir, ni dans un livre d'un auteur non plus... Mais si, dans le second tableau ou le second livre, il aperçoit quelque chose qui... Il n'y a que lui qui saurait écrire mes livres. Mais aussi seraient-ils beaux. Il est intermittent, il est... » (*interrompu au fol. 59*) (1).

Au fol. 59, on retrouve le pastiche de Ruskin commencé au fol. 21 dans la partie du cahier utilisée à l'endroit.

CAHIER 3

Cahier format écolier, papier à petits carreaux, marge rouge, à gauche, broché moleskine noire, 50 feuillets formant 100 pages.

Sur le plat : « Le Balcon au soleil etc.

fol. 1 à 3 : « J'étais couché depuis une heure environ. Le jour n'avait pas encore tracé dans la chambre, à l'endroit où nous imaginions la commode, cette ligne blanche en dessous de laquelle court s'installer la fenêtre, que, dans l'obscurité, nous avions placé, comme un soulier de Noël près de la cheminée... Parfois, c'est une clarté, reflet d'une braise sur le cuivre d'un meuble... moins triste que la raie de lumière qui, dans la chambre d'un hôtel inconnu, trompe le malade ; dressé sur son lit par une crise cruelle... Il est minuit : dans l'hôtel inconnu, le gardien de nuit... rester seul toute la nuit à souffrir sans aide... (*alinéa*). Parfois aussi, le jour, en paraissant au-dessus des rideaux, ne vient pas seulement apprendre à celui qui vient de s'éveiller où est la porte, où est la cheminée : mais aussi dans laquelle de toutes les maisons où il a habité, dans lequel des pays qu'il a visités, dans laquelle des années de sa vie il se trouve. Car il a perdu en dormant le plan des lieux où il se trouvait...

(1) Dans *Contre Sainte-Beuve*, p. 102.